

Journées sur la traduction de l'Association freudienne internationale

Telma Queiroz*
Diego Stirman**

30 et 31 janvier - 1^{er} février 1998

Les psychanalystes traduisent beaucoup, comme ils écrivent aussi beaucoup. Peut-être s'agit-il de leur rapport particulier au langage. On traduit, dans la visée de transmettre pour la formation, mais aussi pour diffuser les textes psychanalytiques au niveau international, comme quelque chose qui appartient à la culture même. Est-ce tout ?

Le Cartel de l'Amérique Latine vient d'organiser les Journées sur la Traduction pour essayer de faire avancer la réflexion autour de ce thème.

Pour tenter de répondre à quelques-unes des questions qui se sont posées au cours de leur travail, chacun a puisé dans sa propre expérience du rapport à une langue étrangère, que ce soit à partir de l'écoute des analysants, de la cure en langue étrangère, ou encore à partir de la traduction de textes psychanalytiques et plus particulièrement « *Lituraterre* ». La parole des fondateurs a été souvent invoquée, et comme on ne peut pas non plus parler de traduction sans passer par la poésie, la littérature et le politique, des linguistes et littérateurs sont venus nous apporter leur témoignage. Cela n'a donc pas manqué de conflits d'opinions, ce qui d'ailleurs a fait la richesse des débats.

On a commencé par rappeler l'intérêt de Lacan pour la traduction. Il a traduit Heidegger, a fait le projet de traduire Mélanie Klein, et sa lecture mot à mot de Freud ainsi que la retraduction de ses textes dans ses séminaires, est considéré par beaucoup comme une sorte de traduction dont le modèle serait le texte sur la *Verneinung*. Cette relecture est comparée par Christiane Lacôte au modèle topologique mœbien, qui pourrait être pensé comme une manière de faire un second tour selon la topologie du sujet. Ce re-tour n'est cependant pas régression puisqu'il permet dans un effet de spirale de trouver la différence à partir de la répétition. Avec le texte sur la *Verneinung*, nous dit C. Lacôte, Lacan nous a fait le signal de ne pas nous faire en traduisant, les ouvriers de la dénégation, en tant qu'elle refuse, mais d'y prendre appui pour ouvrir l'inconscient en œuvre, mouvement de symbolisation qui introduit à la béance des effets de vérité.

Dans la traduction, et Martine Broda cite Berman, « se joue tout notre rapport à l'autre », rapport qui ne va pas de soi comme l'ont bien souligné Maria Roneide Machado et Eri Perrusi, en parlant de la résistance à l'altérité du langage et de la résistance à la langue étrangère, montrant par là qu'il n'est pas si facile de se séparer de la langue mère pour aller vers l'Autre. Il y a toujours le risque de s'y perdre. Est-ce donc possible de faire une analyse dans une autre langue que la maternelle ? L'analyse en langue étrangère serait-elle la répétition de ce qui a déjà été vécu dans la langue maternelle afin d'arriver à réinscrire le symptôme et la castration dans l'autre langue ? Pourrions-nous arriver à dire, comme le suggère Graciela Cabassu, que la langue étrangère apprise dans les conditions d'une cure, serait la traduction de la castration et des signifiants du désir dans l'autre langue, ce qui lui donnerait aussi le statut de maternelle ? Et dans ce cas, pourrions-nous penser à la possibilité de tout traduire ? Or, avec deux langues maternelles, on se trouverait dans le terrain du bilinguisme. Mais tout pouvoir, ne serait-ce justement annuler la castration ?

Traduire serait donc ce passage d'une langue à l'autre, ce rapport entre deux langues, métaphorisé souvent par la relation entre deux sexes, idée rappelée par Omar Guerrero qui s'est demandé si la traduction serait de l'ordre de l'impossible comme le rapport sexuel. Mais psychanalyser, éduquer, et gouverner sont aussi impossibles et pourtant...

On pourra mieux répondre à cette question si l'on essaie de réfléchir à la façon de comment traduit-on. Pendant longtemps, faire passer le sens était considéré comme l'objectif de la traduction. Avec Antoine Berman, l'idée de la transmission de sens perd sa force. Pour lui, c'est l'éthique qui prime, la traduction doit être avant tout traduction-de-la-lettre, ce qui implique en même temps loyauté, fidélité et exactitude par rapport au texte original. Angela Ferretto se demande si on peut utiliser les mêmes critères de traduction pour les textes psychanalytiques en général que pour les traductions littéraires. Pour les poètes, dit-elle, ce

n'est pas le sens qui fait poésie et ils prennent leur liberté. Pouvons-nous faire de même en psychanalyse ? Henri Meschonnic met en avant le rôle majeur de la poétique dans la traduction. Poétique qui ne serait pas du tout science mais signifiante, à savoir, production de quelque chose qui peut être indépendante ou aller dans le même sens des sens des mots, mais qui est surtout continuité rythmique, rapsodique et prosodique. La poétique serait pour lui la politique du traduire, et la politique c'est l'éthique.

La question survient alors : est-ce que la théorie lacanienne du signifiant pourrait nous fournir des outils pour y répondre ou est-ce que ces signifiants de Lacan constituent en eux-mêmes un impossible pour la traduction ?

Roland Chemama trouve justement que la théorie du signifiant peut nous indiquer des chemins. Il pense que si on ne peut pas employer le mot de traduction comme Freud l'a fait dans la lettre 52 à Fliess, au sens de traduction de l'inconscient, la traduction peut cependant être formatrice, dans la mesure où elle peut rendre attentif à un certain nombre de choses qui sont importantes pour les analystes, telles que les jeux de signifiants. Ça a été pour lui une surprise de s'apercevoir en traduisant « *Lituraterre* » que, en dépit du fait que les aires sémantiques des mots ne se recouvrent pas tout à fait d'une langue à l'autre, on peut cependant trouver des chaînes signifiantes homologues dans l'autre langue propres à orienter la pensée dans les directions indiquées dans la langue d'origine. Il considère donc que l'idée d'intraductibilité est un des bastions du narcissisme de la langue que l'acte de traduire tente de battre en brèche. La traduction permet de faire travailler le savoir déposé dans la langue – ce en quoi il est rejoint par Cecilia Hopfen notamment avec son exemple de la traduction de Maître par Amo, – faisant apparaître des significations nouvelles qui peuvent être très éclairantes, nous montrant par là qu'il faut savoir accepter l'autonomie du signifiant, vu que des processus semblables peuvent se passer dans la cure quand l'analyste lance une interprétation.

Virginia Hasenbalg trouve de son côté que ces jeux de signifiants constituent en eux-mêmes un impossible pour la traduction. Mais cet impossible n'est certainement pas empêchement ni impuissance, puisqu'on a quand même avancé avec « *Lituraterre* », texte particulièrement difficile, « concentré de contrepétories, de jeux de mots, de tropes, d'allitérations » comme l'a bien souligné Denise Sainte Fare Garnot au point de se poser la question de quelle langue Lacan parle dans « *Lituraterre* ». Et re-tournant la question sur soi-même, quelle langue parle-t-elle ? Questionnement semblable chez Veronica Cascante, avec re-tour aussi vers sa propre langue, l'espagnol parlé à Quito, où elle découvre une structure de métissage avec le quechua jamais perdue auparavant, conséquence, entre autres, dit-elle, d'une traduction faite dans le but de transmettre une doctrine, ce qui n'est pas le cas en psychanalyse.

Pour ce qui est de la langue parlée par Lacan dans « *Lituraterre* », il s'agirait paraît-il, d'un certain mode latiniste du français, parlé par les pères de l'église d'une certaine époque.

Cet impossible peut toujours être contournable comme nous l'a bien montré Marie Christine Laznik dans sa traduction du séminaire de Lacan « Le moi dans la théorie de Freud ». Bien qu'il n'y ait pas de mots qui puissent distinguer en portugais le je du moi, elle a trouvé sa façon de le faire aidée en cela par une association métonymique : comme ce qui est propre au sujet c'est de s'évanouir, elle l'a mis entre crochets. Mais d'autres moyens peuvent aussi être utilisés dans des situations semblables. Si on n'arrive pas à trouver le mot juste, ce qui d'ailleurs est le propre du langage puisque trouver le mot juste ce serait à la limite retrouver la chose, quelques-uns préfèrent conserver le mot dans la langue d'origine comme ça a été le cas du titre du séminaire « Les non-dupes errent » dans la traduction italienne ; d'autres font appel aux notes de pied de page. C'est évident qu'on ne peut pas tout maîtriser, donc traduire c'est aussi se confronter à la perte, au deuil, au manque qui est inhérent à toute traduction, comme l'a très bien explicité Virginia Hasenbalg, mais c'est aussi se confronter à l'imprévisible et prendre des risques, de la même façon que l'on prend des risques au moment de faire une interprétation psychanalytique. Freud lui-même, écrivain dans sa langue maternelle, avait souvent besoin de mots étrangers, l'allemand n'étant pas suffisant pour exprimer sa pensée, ce qui n'était pas sans conséquences en pleine période de nazisme quand l'utilisation des mots étrangers était interdite.

Pourquoi traduit-on alors ? Là-dessus, Jean Bergès nous donne quelques pistes. On traduit parce qu'on a d'abord envie de savoir nous-mêmes, on a envie de savoir sur la différence, envie de savoir ce que l'autre a et que nous n'avons pas, on a envie de savoir sur le désir de l'autre. On ne peut traduire qu'avec son fantasme, et il ne faut pas oublier la jouissance même de l'acte de traduire.

Traduire, c'est donc la façon la plus profonde de lire, nous dit Pio Eduardo Sanmiguel, et pour le faire il faut être un excellent lecteur, en plus d'un excellent écrivain. On rejoint alors la question de l'écriture.

Production, re-production ? Quelle est la part de création dans la traduction ? Traduire, c'est écrire, re-écrire un texte, pense Pio Eduardo Sanmiguel. Mais on ne peut pas arriver à dire que l'œuvre traduite est une œuvre en soi. Quand on traduit, on choisit soit un texte qu'on aime, soit un auteur qu'on aime, ce qui en psychanalyse peut être compris comme l'amour de transfert. Et s'il s'agit d'amour, le traducteur ne peut que laisser apparaître sa subjectivité. C'est en cela qu'un texte ne peut pas être traduit, et encore moins Lacan, sans qu'il y ait transfert envers lui ou envers la psychanalyse, comme cela s'est passé pour la traduction de Lacan en danois par Lis

Haugaard, traduction faite sur commande, avec la consigne de ne pas toucher à la structure de la phrase, et de rester mot à mot. La traduction détachée du transfert est traduction sans subjectivité, c'est de l'automatisme pur.

Traduire, c'est interpréter ? Est-ce qu'il faut interpréter pour traduire ? Plusieurs personnes se sont mises d'accord pour dire qu'il ne faut pas confondre traduction avec interprétation. Si on interprète, on révèle l'élément refoulé du texte original qui doit continuer refoulé dans le texte traduit, en plus de réduire la polysémie. L'interprétation ne peut se faire qu'au bout de la chaîne par le lecteur lui-même. Henri Meschonnic précise, « *La traduction ne sera pas portée par l'interprétation, elle sera porteuse de l'interprétation* ».

Cyril Veken compare la traduction plutôt à la transcription, puisqu'elle ne commence pas du tout dans le passage d'une langue à l'autre mais dans le fait de rapporter ce que l'autre a dit. Il y a une différence, dit-il, entre traduire « *Lituraterre* », texte écrit, et traduire les séminaires, textes oraux. Le travail est à la fois de l'oral vers l'écrit, et d'une langue à l'autre. Mais rapporter ce que l'autre a dit, ne serait-ce tout simplement faire passer le sens ?

Arrivés à ce point, pouvons-nous dire qu'il y a une bonne et une mauvaise traduction ?

La traduction ne se juge que dans l'après-coup, quand il y a le lecteur. C'est dans ce sens que la traduction de Freud par Laplanche est critiquée, dans la mesure où elle « *germanise le français* à

outrance », rendant sa lecture difficile au lecteur français. Ce n'est pas sans raison que Pio Eduardo Sanmiguel parle aussi de fidélité au lecteur.

Une chose est certaine, une traduction ainsi qu'une lecture ne se font qu'en plusieurs temps. Chaque traduction, chaque lecture entraîne une nouvelle perception. On peut dire avec Berman que toute traduction est critique des traductions précédentes. Si les traductions de Freud et Lacan sont critiquées, quelque chose passe malgré tout, le contexte permet de comprendre quelque chose et de sentir la vigueur de la pensée, ce qui pousse aussi le lecteur à faire le re-tour en arrière.

Si Denise Sainte Fare Garnot, avec l'idée qu'une langue morte traduite peut redevenir vivante puisque reproduction il y aurait, nous a fait sortir de la logique binaire où étaient enfermées les définitions de langue vivante et langue morte, il faut sortir aussi de ce dualisme sens/lettre, bonne/mauvaise, et penser que la traduction idéale est celle qui permet de retrouver le maximum de l'articulation symbolique du texte, tout en étant attentive à la lettre.

Depuis toujours nous entendons parler des mauvaises traductions de Freud, ce qui n'a pas empêché la psychanalyse de faire son chemin. Pour les textes de Lacan, ça s'annonce bien... ou pire, ce qui peut être entendu comme meilleur. S'il y a en tout cas quelque chose de vraiment mauvais pour un texte, c'est de ne pas être traduit. □

* Telma Queiroz est psychanalyste, professeur à l'université de Joao Pessoa Paraiba, et membre du CEF de Recife

** Diego Stirman est comédien, marionnettiste, et clown.